



**HAL**  
open science

## Un métier nommé désir ?

Nicolas Froeliger

► **To cite this version:**

Nicolas Froeliger. Un métier nommé désir ?. Array, 2012, 10 (1), pp.21-30. 10.1075/forum.10.1.02bal . hal-04432565

**HAL Id: hal-04432565**

**<https://hal.science/hal-04432565v1>**

Submitted on 1 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## Un métier nommé désir<sup>1</sup> ? – Du désir de traduire à la légitimité du traducteur

Nicolas Froeliger  
Maître de conférences,  
responsable du master professionnel ILTS  
Univ. Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité

### Abstract/Résumé

This introduction is a synthesis of the approach we have chosen for this volume. In this day and age, when translation appears to have secured some legitimacy as a profession, the availability of translating tools of all sorts, and the far-reaching evolution of society at large, have multiplied opportunities for non-professional translating. Some of this translating is rather good and much of it is done collaboratively over a broad range of fields. This situation has prompted us to reflect on the will or desire to translate, among both professional and non-professional translators, in relation to the translator's perception of truth. This urge to translate, however, must be supported by regulatory structures that can make translation less desirable or creative, but certainly more efficient. The risk of eventually seeing translation without translators is not a real one, but we have still to convince the rest of the world that this is so.

### Keywords/Mots-clés

Traduction, traductologie, désir, outils informatiques, professionnalisation

Quel rapport entre le désir de traduire et la légitimité du traducteur ? Une première esquisse de réponse nous est soufflée, de très loin, par Gottfried-Wilhelm Leibniz : « *Je croyais entrer dans le port, mais lorsque je [me] mis à méditer sur l'union de l'âme avec le corps, je fus comme rejeté en pleine mer.* » (1693, p. 246). En remplaçant l'âme et le corps par la légitimité du traducteur et le désir de traduire, le lecteur aura une idée à peu près juste de la situation dans laquelle traducteurs, traductologues et responsable de formations se trouvent aujourd'hui. La pleine mer, c'est le passé de la traduction. Justifier nos choix, justifier notre activité, justifier notre existence ! C'est peut-être finalement à ce triple impératif que nous devons la masse de documents qui accompagnent cette activité depuis Cicéron et qui fournissent un terreau si riche à la traductologie d'aujourd'hui et de demain. Les neuf volumes de commentaires rédigés par Saint Jérôme à l'appui de sa traduction de la Bible sont des justifications de ses choix de traduction... Le bon port auquel nous pensions accoster après maints efforts, c'est une situation dans laquelle la

---

<sup>1</sup> Nous tenons à remercier chaleureusement Caroline Subra-Itsutsuji pour l'idée de ce titre et Richard Ryan, qui, le premier, a suggéré que nous traitions de la question du désir en traduction.

## Introduction

traduction au sens large serait enfin une profession à part entière, identifiable, payée correctement, avec ses processus régulateurs, des diplômes reconnus, des associations professionnelles solides, une recherche active — bref une profession légitime. Et le vent qui nous repousse vers le large serait les développements technologiques, l'évolution de la société ou la remise en cause de schémas mentaux tels que la propriété ou la notion d'auteur, qui donnent au plus grand nombre accès à des outils et techniques jusqu'alors réservés aux professionnels (traduction automatique, outils de TAO, logiciels de *fansubbing*, ou sous-titrage sauvage). Ces outils procurent ainsi à ceux qui le souhaitent les moyens d'une traduction buissonnière, voire maquisarde, libre de s'exercer hors de toute institution, processus régulateurs, diplômes, formations et autres paramètres économiques, financiers, professionnels...

Car effectivement, si, comme avant l'émergence de formations ayant pignon sur rue, tout le monde peut s'intituler traducteur ou auteur de traduction, alors à quoi servons-nous, quelle est notre utilité sociale ? Dérangeantes questions, qui ont justifié à nos yeux l'organisation d'un débat sans totems ni tabous, d'abord à travers la quatrième journée de la *Traductologie de plein champ*, coorganisée par nous-même et Colette Laplace, le 18 juin 2011 dans les locaux de l'ESIT, et aujourd'hui sous une forme élargie, dans ce volume de *Forum*. Lancer ce débat suppose de commencer par expliciter nos hypothèses, avant que celles-ci soient complétées, nuancées ou contestées par les articles qui forment ce recueil. De quoi est fait ce désir, quels en sont les ressorts psychologiques, voire philosophiques, pourquoi semble-t-il plus fort hors de la profession qu'à l'intérieur de celle-ci, avec quelles conséquences et quels risques ?

### **I. La vérité est mon moteur**

En première approximation, on peut penser que le nœud du problème se trouve dans notre relation (individuelle et collective) à la vérité, concept au demeurant complexe et battu en brèche par toute la pensée moderne<sup>2</sup>, ce qui ne nous empêchera pas d'en user dans son acception courante, celle d'un sentiment de conformité au réel. Mais ce rapport à la vérité nous amènera d'abord à distinguer

---

<sup>2</sup> Voir à ce sujet Kaufmann, 2011.

## Introduction

entre deux désirs de traduire : le premier est porté par un support particulier, c'est un désir d'extériorisation ; le second se déploie dans une sorte d'absolu, libre de toute attache, et dans l'intériorité de l'individu.

Pour que naisse le premier désir de traduire, il faut une rencontre entre une œuvre (roman, série télévisée, manga, essai...) et son destinataire. Cette rencontre suscite une émotion, intellectuelle ou esthétique. Et cette émotion est faite d'un premier sentiment de vérité : l'œuvre en question exprime à notre intention ce que nous n'avions pas forcément réussi à formuler, sur nous-mêmes ou sur nos représentations. Nous pourrions ainsi nous reconnaître dans l'actrice Cesarea O'Shea dans *Zuckerman Unbound*, roman à la fois autofictionnel et distancié de Philip Roth, lorsqu'un écrivain lui demande quels passages elle souligne dans sa lecture de Kierkegaard : *'What everybody underlines,' she said. 'Everything that says "me".'* (Roth, 1981, p. 197). Et cet affect est suffisamment fort pour nous pousser à l'extérioriser, à nous en faire les publicitaires en portant l'objet de notre émotion à la connaissance du monde extérieur. Ce premier désir est donc narcissique et prosélyte : *J'ai été converti ; à moi de vous convertir !*

Le second désir, lui, n'est pas suscité par une rencontre avec un objet particulier. C'est le désir de sujets pour lesquels la traduction est importante par elle-même et pour elle-même, *in abstracto*. Il est plus discret, moins porté sur l'extériorisation, plus proche, sans doute de la graphomanie : on traduit parce qu'on ne peut pas s'en empêcher, parce que la traduction nous révèle à nous-même : elle comporte une dimension réflexive. C'est au demeurant ce qu'on fait valoir les tenants de la théorie herméneutique en traduction, au premier rang desquels Paul Ricoeur, même si on se trompe sans doute en imaginant que cette forme de désir est limitée à la sphère littéraire. A notre sens, en effet, on peut en apprendre autant sur soi-même en se confrontant à des textes sur la rupture à double débatement des tuyauteries de centrales nucléaires qu'à l'œuvre poétique de Louise Labé, puisque c'est l'opération qui est décisive, car structurante.

Quels sont les points communs à ces deux manifestations ? D'abord leur caractère passionnel : ils nous dominent plus que nous ne les maîtrisons. Et de la passion au crime, il peut n'y avoir qu'un pas, comme l'a fort bien résumé le titre d'un article du traducteur Jean-Louis Le Chevallier, lors d'une journée d'études à Caen, en

## Introduction

1996 : *Elle me résistait, je l'ai assassinée*. Ensuite, la volonté d'exister en tant que producteur – anonyme ou revendiqué, ce n'est pas le problème – d'un objet dont nous ne sommes pas l'auteur initial, ce qui pose de délicats problèmes d'identification (traduit-on, relit-on un texte ou son auteur ? quelle est la part d'affect qu'on y mettra ?...). Enfin, un même mécanisme intellectuel : celui de l'élucidation, de la révélation. Bref, le désir de traduire est saturé de ce que Jean-René Ladmiral appelle « *l'impensé théologique de la traduction*<sup>3</sup> ». Tout le vocabulaire qui vient à l'esprit pour le décrire en atteste<sup>4</sup>.

Quelles sont maintenant les différences ? Dans le premier cas, un texte spécifique nous parle et parle de nous : nous nous en emparons pour amplifier ce propos sur nous-même, qui nous semble si doux. Dans le second, c'est n'importe quel texte qui nous parlera forcément de nous puisqu'il s'agit de le comprendre et de le réexprimer – bien ou mal, ce n'est pas le problème – avec nos propres moyens intellectuels. Dans cette seconde situation, la traduction nous écrit autant que nous l'écrivons. Le premier désir met l'accent sur le résultat ; le second, sur le processus. Dans le premier cas, la traduction est un moyen ; dans le second, elle est une fin. Mais dans l'un comme dans l'autre, ce que nous prenons pour la vérité n'en est une que pour nous : il s'agit d'une perception subjective. Nous y reviendrons.

## II. Vers une traduction sans traducteurs ?

Tous les traducteurs, en particulier professionnels, ne se reconnaîtront pas dans ce schéma simplifié. Et heureusement. Notre objectif n'est au demeurant pas d'offrir des généralisations impossibles, mais de cartographier un sentiment qui anime beaucoup de ceux qui traduisent ou pensent traduire. Ce schéma peut en outre sembler intemporel. C'est une autre des objections qui nous ont été faites dans notre démarche : que peut bien apporter une réflexion collective sur ce thème puisqu'il n'y a là rien de nouveau sous le soleil traductionnel ? Eh bien précisément, nous sommes de ceux qui pensent que le monde change et que les métiers de la traduction aussi, ce qui doit nous amener à faire évoluer nos principes intellectuels et accessoirement notre offre de formation en nous adressant à toutes les parties

---

<sup>3</sup> Voir notamment Ladmiral, 1990, p. 121.

<sup>4</sup> Nous devons cette remarque — et beaucoup d'autres — à Jane Wilhelm. Qu'elle en soit ici remerciée.

## Introduction

prenantes (étudiants, professionnels, enseignants, chercheurs) afin de conduire avec elles un dialogue à la fois ambitieux, compréhensible, concret et fructueux. Notre souci principal porte donc sur le présent et sur l'avenir. Or, on observe que le double désir de traduire que nous avons décrit est aujourd'hui amplifié par la mise à disposition massive de moyens techniques qui facilitent à la fois l'opération et la diffusion du résultat. Comme le dit Jeremy Rifkin dans le superbe anglicisme qui trône en titre d'un de ses ouvrages, nous vivons aujourd'hui à « *l'âge de l'accès* » (2000). Pour cet auteur, en effet, le phénomène dominant dans les relations économiques est de moins en moins la propriété, conçue comme liberté d'user d'un bien à sa guise en en restreignant l'usage par des tiers, et de plus en plus la licence, définie comme le droit concédé à des utilisateurs d'accéder, pour des usages et une durée limités, à des biens dont ils ne seront pas propriétaires. On le voit en agriculture (avec notamment les semences OGM), un peu plus près de nous en informatique (les licences logicielles), et encore plus près, avec les mémoires de traduction (qui en a le contrôle, à l'heure nébuleuse de l'informatique dématérialisée, ou *cloud computing* ?).

Nous le savons tous, ce nouveau paradigme a fait naître une économie – très lucrative – de la gratuité, dont deux des exemples les plus visibles actuellement sont sans doute Google et Facebook (dont le slogan martelé mondialement résume tout : « *C'est gratuit et ça le restera toujours !* »). Parce qu'elle suppose une ingénierie complexe, cette économie crée de nombreux emplois, y compris dans les métiers de la traduction<sup>5</sup>. Dans le même temps, elle s'accompagne d'une remise en cause. En effet, avec les outils de TAO (traduction assistée par ordinateur) et de TA (traduction automatique) que l'on trouve maintenant, y compris gratuitement, sur Internet, traduire, ce métier que nous étions, les uns et les autres, après tant d'années, parvenus à faire reconnaître dans sa spécificité et sa difficulté, redevient, du moins en apparence, accessible à tous. Et tous ne s'en privent pas ! Nous serions donc, au moins en apparence, menacés d'un retour à l'ère préprofessionnelle : si chacun est un traducteur en puissance, alors que deviennent les traducteurs en actes ?

---

<sup>5</sup> Ces questions ont été abordées en détail notamment lors du colloque *Tralogy. Métiers et technologies de la traduction : quelles convergences pour l'avenir ?* Voir <http://www.tralogy.eu/?lang=fr>

## Introduction

Et ce qui serait alors menacé de disparaître, symétriquement, c'est aussi la figure de l'auteur. Ici, ce n'est plus la métaphore du marin perdu en mer qui nous vient à l'esprit, mais celle du visage de sable que Michel Foucault situe à la limite de la mer et à la dernière phrase d'une des œuvres marquantes de ce courant théorique (*Les Mots et les choses*, 1966, p. 398). Comme l'homme à l'orée de l'ère post-structuraliste ou postmoderne, la figure du traducteur serait ainsi menacée de se résorber au profit de la seule traduction – qui d'ailleurs n'en est pas vraiment une. Si chacun, professionnel ou pas, peut s'emparer d'un texte pour en faire ce que bon lui semble, y compris le modifier radicalement à ses propres fins – et après tout pourquoi pas ? – alors il n'y a plus de distinction entre auteurs, traducteurs et destinataires de texte. Or, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (et même, précisera Christian Balliu, plus tôt), nous vivons dans un univers mental qui distingue clairement ces trois instances : l'auteur, qui a toute la liberté et tout le crédit ; le traducteur, qui a essentiellement des contraintes et sur lequel convergent tous les soupçons (si quelque chose ne va pas dans un texte, c'est forcément de sa faute) ; le destinataire, qui est un pur consommateur, libre toutefois de sa réception. On sait bien qu'en réalité, les acteurs sont plus nombreux et les interactions plus complexes : la traduction est un art où les exceptions sont plus nombreuses — et plus révélatrices — que les règles. Néanmoins, ces exceptions se projetaient jusqu'à présent par déformation de ce schéma de référence : il leur fallait ce modèle pour pouvoir émerger, en tant qu'exception. Avec la montée de la gratuité, la remise en cause de la notion d'auteur n'est plus seulement un phénomène étudié par la théorie littéraire depuis les années soixante, mais aussi, et de plus en plus, une réalité pratique, avec des implications juridiques. Nous perdons ici un cadre de référence important.

Est-ce un mal, à l'échelle de la société ? Non : c'est une bonne chose pour le multilinguisme, auquel nous sommes forcément attachés et c'est excellent pour le sentiment d'appropriation<sup>6</sup>, propice à la responsabilité, qui transforme les consommateurs en acteurs (voir Gambier, 2006) et qui mène, idéalement, les sujets à une certaine forme d'autonomie. Ce qui n'est pas rien. C'est ici que se trouvent, sans doute, les motivations profondes des communautés de bidouilleurs informatiques, souvent très doués, qui consacrent leurs loisirs à mettre au point des

---

<sup>6</sup> Nous employons ce terme au sens qu'en donne l'économie du développement, à savoir la prise en compte d'un projet comme appartenant véritablement à ses destinataires (*ownership*, en anglais).

## Introduction

logiciels gratuits ou partagés, par exemple pour faire du *fansubbing*, ou diffuser des mangas (comme nous le verrons avec Nathalie Sinagra). Les plus optimistes y verront un mouvement fondamentalement démocratique, analogue à ce que rencontrent aujourd'hui les médecins, sommés de s'expliquer et de se justifier face à des clients qui ont acquis le réflexe de se documenter avant leur rendez-vous. À bon ou à mauvais escient, certes, mais le problème n'est pas là. Ajoutons que le désir restera toujours plus sympathique que la morosité. Tous, espérons-le, nous voulons que les traducteurs soient heureux de l'être. Or, la tension vers l'assouvissement du désir peut être une composante du bonheur. Et de toute manière, qu'on soit pour ou contre, cette montée de la gratuité est une réalité qu'on ne peut pas faire disparaître par décret, comme le montrent d'ailleurs plusieurs phénomènes :

- les débats qui ont conduit, en France, à l'adoption de la loi Hadopi (mettant en place une *Haute Autorité pour la diffusion des œuvres et la protection des droits sur Internet*) ;
- l'*Open Data Movement*, qui vient des États-Unis et vise la mise à disposition de données issues des sciences et des administrations publiques ;
- la montée des licences *Creative Commons Zero*, qui vient des sciences dures et incite là aussi à mettre les données de la recherche en accès libre<sup>7</sup> ;
- les encyclopédies en ligne rédigées par les utilisateurs, dont l'exemple le plus évident est Wikipedia ;
- et bien sûr les diverses déclinaisons de Wikileaks, actualisation du discours du gouverneur Winthrop incitant les colons américains de 1630 à se comporter comme s'ils vivaient dans « *une cité sur la colline* », visibles de toute part, et donc forcément vertueux.

La traduction n'est donc qu'un des domaines touchés par cette vague, qui a d'ailleurs inspiré, en 2009, un colloque sur les outils de traduction *Open Source* (avec évidemment le risque de tomber dans une approche régulariste du langage, mais c'est une autre affaire<sup>8</sup>). En extrapolant ces évolutions, on pourrait donc imaginer de se retrouver un jour dans une situation décrite par maints films de science-fiction : la traduction sans traducteurs, le rêve – ou le fantasme – espérantiste et chomskien (l'intercompréhension universelle par l'accès

---

<sup>7</sup> Une partie de ces informations nous viennent de Philippe Lacour. Qu'il en soit ici remercié.

<sup>8</sup> Voir à ce sujet <http://www.aspirationtech.org/events/opentranslation/2009>



## Introduction

informatique aux universaux linguistiques) devenu réalité<sup>9</sup>, la tour de Babel enfin achevée... Nous faisons néanmoins partie de ceux qui pensent que ce rêve est plutôt un cauchemar, que les développements actuels rendent les traducteurs plus nécessaires que jamais et qu'il y a un travail d'approfondissement et de conviction à mener sur cette question : c'est la principale raison d'être du volume que vous tenez entre vos mains.

### III. Les traducteurs n'ont pas écrit leur dernier mot

Pourquoi nous sentons-nous fondés à dire qu'il s'agit, du point de vue professionnel, d'un fantasme ? Parce que la vision de la traduction telle qu'elle ressort des facilités technologiques d'aujourd'hui passe à côté de ce qu'est réellement cette opération, et cela précisément dans le rapport de cette dernière à la notion de vérité, dont l'émergence suppose un processus de validation par la preuve. Le problème est double :

- D'une part, le désir est forcément subjectif, en ceci qu'il met en jeu l'individu, ou des groupes d'individus, car nous avons affaire à un phénomène largement communautaire, comme le fera notamment observer Alberto Fernandes Costales. On pourrait à la rigueur voir dans ce phénomène une application outrageusement vulgarisée des théories sur l'enrichissement des textes de départ par la multiplicité des sens qui se manifestent dans les traductions d'un même texte où ils étaient seulement présents à l'état latent. Walter Benjamin pour les nuls, en somme. Néanmoins, pour tous ceux qui trouvent cet argument spécieux, une bonne traduction est une traduction qui peut certes faire ressortir la personnalité profonde de l'auteur initial, mais certainement pas – sauf rares exceptions – celle du traducteur lui-même : comme le disait André Chassigneux, dont

---

<sup>9</sup> Rappelons qu'aujourd'hui encore, l'espéranto compterait une dizaine de millions de locuteurs de par le monde, et qu'aux élections européennes de 2009, une petite liste espérantiste a obtenu, en France 28 944 voix, soit 0,17 % des suffrages exprimés (avec une pointe à 0,44 % dans l'Outre mer). Noble, belle, naïve – et peut-être même dangereuse – idée. Noam Chomsky se réclamant pour sa part de l'anarchisme, il nous est impossible d'évaluer le poids électoral de ses idées.

## Introduction

l'enseignement a influencé des générations de traducteurs : « *Le traducteur brille par son absence*.<sup>10</sup> »

- D'autre part, ce n'est pas parce qu'on dispose d'outils, y compris conviviaux, que l'on sera en mesure de produire une traduction qui fonctionne, c'est-à-dire qui soit capable de se substituer à l'original dans ses traits pertinents comme dans son exactitude. Ici, ce qui manquera bien souvent, c'est la conscience des enjeux. Voilà pourquoi les traductions réalisées dans ce contexte ont tendance à ne pas se recouper, à partir dans tous les sens – quelle que soit leur qualité ou absence de qualité individuelle, qui n'est ici, répétons-le, qu'une question secondaire. Isolément ou collectivement, elles sont de guingois par rapport à l'original, à une éventuelle demande comme au référent, c'est-à-dire au monde réel : nous restons, à ce stade, dans un monde baroque — un monde du simulacre et de la représentation<sup>11</sup>.

Le fantasme d'une traduction hors-sol, c'est-à-dire sans rapport avec la réalité d'une demande inscrite dans un circuit économique, comme tous les fantasmes, est donc illusoire, mais révélateur :

- Il est illusoire parce que cette forme de traduction dans laquelle disparaîtraient la difficulté et la réflexion prend l'apparence d'un dialogue, mais elle constitue en réalité un monologue, ou plus exactement, elle s'inscrit dans une monade leibnizienne : un monde qui englobe la totalité de l'existant, mais qui n'est en réalité que mon monde propre, différent de celui de tout autre être humain. Ce qu'exprime parfaitement la forme allemande du mot *monade* : *Eigenwelt*.
- Il est révélateur parce qu'il nous informe à la fois sur un état de la société et sur une constante dans le rapport général que celle-ci entretient avec la traduction. Ce rapport n'est pas sans ressemblance avec le culte du cargo, ce mouvement religieux qui a vu des populations du Pacifique construire

---

<sup>10</sup> Les exceptions sont à chercher dans certaines théories et pratiques féministes de la traduction, notamment, et dans tout ce qui procède du *cultural turn*, mais qui, par rapport aux préoccupations qui sont les nôtres, fournissent plutôt un enrichissement et un point de vue extérieur qui permettent de faire ressortir l'historicité et la contingence de nos manières d'envisager la traduction. Elles sont donc, dans notre problématique, stimulantes, mais périphériques.

<sup>11</sup> Voir à ce sujet Wölfflin (1888/1989), Genette (1966), Deleuze (1988) et Froeliger (2003).

## Introduction

de fausses pistes d'atterrissage, de faux postes de radio-télécommunication et autres simulacres d'appareils technologiques parce qu'ils avaient constaté que les colonisateurs occidentaux, avec des outils en apparence semblables, parvenaient à faire apparaître des navires et des avions chargés de marchandises :

Ils rêvent de hijacks et d'accidents d'oiseaux  
Ces naufrageurs naïfs armés de sarbacanes  
Qui sacrifient ainsi au culte du cargo  
En soufflant vers l'azur et les avions. (Gainsbourg, 1971)

Ce fantasme débouche sur un risque : celui d'une virtualisation, non plus seulement des traducteurs, mais aussi du phénomène de traduction. On a le désir de traduire, on possède les moyens techniques de réaliser ce qui ressemblera à une traduction, mais celle-ci sera comme un roman sans éditeur (phénomène qui se développe au demeurant depuis quelques années grâce à Internet), ou une science sans conscience : une bouteille à la mer parmi cent millions d'autres, comme le chantait cette fois le groupe *The Police* : "*Seems like I'm not alone in being alone.*" (Sting, 1979). Et l'on peut légitimement se demander si le motif sous-jacent de cette virtualisation ludique ne serait pas en fait le désir de ne pas avoir à traduire – parce que c'est difficile (question qui n'est pas sans rapport avec celles que posera Yves Gambier). On fait ainsi l'impasse sur toute l'épaisseur humaine qui va se retrouver sédimentée dans les langues et les cultures avec lesquelles et malgré lesquelles (les deux sont indissociables, c'est ce qui fait la saveur de l'opération) il nous revient de traduire. Revoilà l'impensé théologique de la traduction : les tenants de cette attitude se comportent comme s'ils attendaient leur salut d'une instance investie de toutes les compétences qui leur font défaut, d'un *deus ex machina* en version contemporaine.

On voit ainsi comment un phénomène essentiellement démocratique et sympathique, motivé par la recherche d'une vérité et mû par un désir d'élucidation, risque de manquer sa cible, qui est sa cible, qui est celle de toute véritable traduction : la transmission effective, qui est le souci éthique du traducteur. Que lui manque-t-il pour y parvenir ? Un lieu.

## Introduction

Pour que le contact s'effectue réellement – ou ait davantage de chances de s'effectuer –, il faut des régulations et des processus de validation : il faut sortir de nos monades. Revoilà nos processus régulateurs, associations professionnelles, diplômes reconnus et autres recherches actives. Ceux-ci confèrent certes une forme de pesanteur à la notion de traduction et à l'exercice de cette dernière, mais cette pesanteur permet à tous de retrouver la terre ferme : mesurer les distances, prendre de la distance, réduire les distances. D'être des traducteurs et des traductologues de plein champ. On comprendra alors pourquoi les dérives liées au désir de traduire sont moins fortes chez les professionnels que chez les amateurs (ce que confirmera par exemple Lucile Davier). Sans doute parce que ces professionnels ont bien été obligés d'abdiquer leur naïveté par rapport à la langue, et de considérer celle-ci comme la chose la moins maternelle qui soit<sup>12</sup>. Sans doute, donc, parce qu'ils souffrent d'insécurité linguistique, sujet sur lequel il nous faudra un jour revenir : c'est finalement notre conscience de la difficulté de la tâche, et donc de la pesanteur du réel, qui font la différence. À l'instar d'Antoine Blondin, expert en gravité autant qu'en légèreté, qui affirmait « *l'écrivain est justement la personne qui a un peu plus de mal à écrire que les autres*<sup>13</sup> », nous pourrions ainsi dire : un traducteur, c'est d'abord quelqu'un qui ne sait pas traduire et qui en a conscience. Ce qui change tout. Car c'est *in fine* de la conscience de ce manque que nous pouvons tirer une légitimité.

Dans les paragraphes qui précèdent, nous avons mentionné quatre aspects qui nous apparaissent secondaires dans la compréhension du phénomène étudié : la volonté d'apparaître en tant que producteur, la qualité du produit, la question de la compétence et le bien fondé de la démarche. Placés trop en avant, ils bloqueraient notre perspective sur le désir et la légitimité, nous livrant au passant une bonne excuse pour ne pas traiter le sujet. Néanmoins, une fois la problématique posée, il nous faut bien les réintégrer, et cette opération nous donne au passage des arguments supplémentaires pour justifier aujourd'hui encore — et aujourd'hui plus que jamais — l'existence des traducteurs et les formations aux métiers de la traduction ? En première analyse, on peut en discerner trois d'ordre pratique :

---

<sup>12</sup> Voir à ce sujet Jackson (1960).

<sup>13</sup> Cité par Alain Beuve-Méry et Florence Noiville, « Quand l'écriture se dérobe », *Le Monde* (cahier *Le Monde des Livres*) du 21 janvier 2011. Paris.

## Introduction

- l'exigence d'un travail de traduction réellement professionnel va perdurer. Il n'y a pas plus risqué pour la communication qu'un profane qui s'imagine pouvoir traduire. C'est une banalité pour tout professionnel (et un peu moins pour le reste du monde, hélas) ;
- les professions que nous exerçons et auxquelles nous préparons réclamant un investissement intellectuel de plus en plus important du fait de la technicité croissante des métiers et de la nécessité d'en maîtriser les arcanes fort diverses. Cet aspect constitue un enjeu essentiel dans le positionnement des traducteurs à l'intérieur de la chaîne de production des textes et, par là même, dans ce qui pourra leur revenir dans le partage de la valeur ajoutée ;
- la nécessité d'ôter une part de sa magie au phénomène de traduction. Dans bien des cas, le désir de traduire est finalement une attitude naïve et préprofessionnelle. Pour produire des traducteurs heureux, il faut le ramener à une mesure compatible avec l'exercice quotidien de la spécialité, tout en se gardant de l'étouffer.

Le tout est en effet de se positionner face à ces réalités : la traduction est une activité à la fois séculaire et en plein renouvellement. Professionnels, chercheurs, formateurs, étudiants, nous devons tous faire la part de cet héritage et de cette nouveauté si nous ne voulons pas rester concentrés sur la traduction d'hier, voire d'avant-hier, mais au contraire nous préparer à la traduction de demain et d'après-demain. Le désir existe, il est souhaitable, sympathique et à encourager ; l'accès aux outils technologiques est une réalité qui nous donne l'impression de pouvoir assouvir ce désir à peu de frais, mais cette impression, si elle est révélatrice d'un état de la société, n'aboutit pas toujours à un contact véritable. Pour que ce contact ait lieu, il faut reprendre pied dans les conditions d'exercice concrètes de la profession. Si nous y parvenons sans tuer le désir, alors on peut arriver à une forme de plaisir qui dure. On passera alors du *désir de traduire* à la *motivation de traduire*<sup>14</sup>, transformation qui peut d'ailleurs s'accompagner d'un heureux retournement. Comme nous l'a suggéré Françoise Wuilmart dans les réflexions que nous avons menées autour de ce volume, il pourrait en effet y avoir, chez certains amateurs (et certains professionnels peu aguerris, sans doute) un scrupule à

---

<sup>14</sup> Selon une idée que nous devons à Chris Durban.

## Introduction

demander une juste rétribution pour une activité qui procure du plaisir... Le désir ne place pas celui qui le ressent en position de force pour négocier un tarif décent ; la motivation, oui.

Du point de vue pédagogique, cela conduit à une conclusion triangulaire : des diplômes sont nécessaires ; un diplôme n'est pas indispensable ; un diplôme ne saurait suffire. Et ce triangle forme l'espace dans lequel peut se positionner une formation efficace aux métiers de la traduction en même temps qu'il définit les conditions du dialogue entre cette formation et ses interlocuteurs. Ce sont ces conditions qui peuvent faire de la traduction et des spécialités connexes, selon une heureuse expression soufflée par Caroline Subra-Itsutsuji, « *Un métier nommé désir.* »

Sur ces questions, néanmoins, il y a de bonnes chances pour que les traducteurs et traductologues tombent d'accord, nourris qu'ils sont par leur expérience et leurs réflexions quant aux spécificités de cette profession. Encore faut-il convaincre le reste du monde, et notamment les demandeurs de traductions qui pensent qu'après tout, *Google Translate* ou *Reverso*, ça va plus vite, ça coûte moins cher et cela ne fait pas grande différence<sup>15</sup>. Il est donc crucial, dans la façon dont nous parlons au reste du monde, de trouver les paroles efficaces, « *la force des mots* », dirait Cicéron, pour convaincre nos interlocuteurs de nos spécificités, des qualifications professionnelles, des enjeux qui sont ceux de la traduction. Qui devront bien sûr se traduire en termes financiers. Et qui sont bien sûr dans leur intérêt à eux. C'est ainsi qu'on peut rendre au désir un rôle sans doute plus désirable que celui que nous avons esquissé jusqu'ici, en l'intégrant dans un cercle vertueux (ce qui prouvera au passage que désir et vertu peuvent cohabiter sous le même toit) : pour porter cette parole avec conviction, il faut le vouloir ; pour le vouloir, il faut trouver cette profession désirable ; et on la trouvera d'autant plus désirable qu'elle sera mieux rémunérée. Et c'est aussi pour cela qu'il nous faut essayer de poser une parole aussi scientifique que possible sur des idées, des affects et des sentiments qui, autrement, resteraient fugaces et labiles : cela aussi, c'est de la traduction. À nous, donc, et ce *nous* englobe nos lecteurs, de revendiquer ces désirs de traduire en les mettant au

---

<sup>15</sup> Alors qu'on sait que les professionnels qui ont recours aux outils de traduction automatique utilisent des logiciels autrement plus sophistiqués, pour traiter des textes bien spécifiques, avec des ordres de grandeur bien différents.

## Introduction

service de la légitimité du traducteur. Et de défendre le rôle qui revient aux traducteurs dans la société.

\*  
\*        \*

Désir de traduire et légitimité du traducteur... Ce sujet, décidément, appelle les évocations aquatiques. Notre situation, en effet, apparaît finalement comparable à celle d'Hans Castorp, protagoniste de *La Montagne magique*, sur sa barque au crépuscule, quelques années avant qu'il se découvre une vocation de tuberculeux. À l'Est, il contemple la nuit déjà noire, à l'Ouest, le jour encore éclatant. Dans le roman de Thomas Mann (1924/1985, p. 167), c'est le crépuscule du soir, et la nuit qui tombe sur son lac du Holstein est celle qui va s'abattre sur la civilisation européenne avec la Première Guerre mondiale. Mais en français (comme d'ailleurs en allemand), le mot crépuscule désigne également le tout petit matin. À nous de décider où nous souhaitons nous situer et quel rôle social nous pensons devoir jouer.

Tels sont les enjeux de ce numéro de *Forum*, qui nous a amenés à solliciter et à retenir des intervenants venus de Belgique, d'Espagne, de Finlande, de Suisse et même de Clermont-Ferrand, en passant par la Corée, pour explorer ce désir de traduire, cette légitimité du traducteur, et les délicates interactions entre ces deux pôles. Nous avons pour cela opté pour un plan en trois parties :

- les éclairages théoriques s'attacheront à l'histoire longue, avec Christian Balliu (*Désir de traduire et affirmation d'une profession : les leçons de l'histoire*), aux évolutions plus récentes, avec Yves Gambier (*Du refoulement de la traduction à l'effervescence du traduire*) et aux profils psychosociologiques, avec Richard Ryan (*Désir de traduire : subtilités écœurantes ou la vie secrète du traducteur professionnel*) ;
- un deuxième ensemble est constitué de contributions plus ciblées. D'où son appellation de *Coups de projecteur*. Il y sera question des modes de représentation que la traduction collaborative pourrait nous amener à réviser, avec Alberto Fernandez Costales (*Collaborative translation revisited: who wants to be a translator?*), notre seule contribution en

## Introduction

anglais) ; de traduction journalistique avec Lucile Davier (*Traduction journalistique et illégitimité du traducteur : l'exemple des agences de presse*) et de bande dessinée, avec Nathalie Sinagra (*Désir de traduire et professionnalisation du traducteur de bandes dessinées*).

- Nous pensons également que la traductologie ne doit pas se faire sans traducteurs : eux aussi, eux surtout, peut-être, ont leur mot à dire dans la thématique qui est la nôtre. Nous avons donc souhaité consacrer un troisième ensemble aux témoignages. D'une manière légèrement détournée, tout d'abord, puisqu'il s'agit, avec Freddie Plassard de l'étude de la façon dont le désir de traduire peut se trouver thématiqué dans la sphère littéraire, domaine que nous estimons digne d'examen à l'égal des autres (*Figures du désir de traduire dans Vengeance du traducteur de B. Matthieussent*). Nous passerons ensuite, avec Michel Rochard, à l'expérience d'un traducteur réviseur principalement actif dans la sphère économique (*Le désir de traduire dans tous ses états*), avant d'aborder le registre de l'intime dans la vocation d'une traductrice littéraire, en l'occurrence Françoise Wuilmart (*La part de l'intime dans le désir de traduire*). Et bien sûr, un sujet comme le nôtre ne pouvait pas ignorer trois aspects importants de la réalité des métiers de la traduction aujourd'hui : l'audiovisuel, l'interprétation de conférence et les outils contemporains sur lesquels s'appuient ces métiers. Ces questions — et beaucoup d'autres — sont abordées dans la reprise de la table ronde dirigée par Colette Laplace lors de la quatrième *Journée de la traductologie de plein champ*, avec, là encore par ordre alphabétique, Jean-Christophe Bailbé, Sally Bailey-Ravet, Jan Krotki, Chloé Leleu, Laurence Mongazon et Michèle Nahon.

Il ne restait plus qu'à conclure. Nous avons, pour cela, songé à solliciter un regard sociologique : celui de Keltoume Larchet, qui consacre actuellement sa thèse de doctorat à la tribu bigarrée des traducteurs, et a accepté d'appliquer sa grille d'analyse à la journée d'études qui a fourni une grande partie de la matière du présent volume (n'y figuraient pas les articles de Lucile Davier, Yves Gambier, Freddie Plassard et Michel Rochard, tandis que deux interventions, dues respectivement à Jean-René Ladmiral et à Kathryn Radford n'ont hélas pas pu être reprises dans ce numéro). Mais présents ou absents à cette journée d'étude, tous les contributeurs de ce numéro de *Forum* sont en accord avec notre objectif, qui est de



## Introduction

permettre un dialogue de haut niveau entre théorie, pratique et pédagogie en traduction et dans les professions associées. C'est dans l'intérêt de tous et c'est la vocation de la *traductologie de plein champ* depuis sa création en 2007.

## Introduction

### Références

- Deleuze, Gilles (1988). *Le Pli : Leibniz et le baroque*. Paris : Les Éditions de minuit.
- Foucault, Michel (1966). *Les mots et les choses*, Paris : Tel, Gallimard.
- Froeliger, Nicolas (2003). « Binaire et liminaire : la forme en traduction technique », *Revue française de linguistique appliquée*, décembre. Republié dans la *Tribune internationale des langues vivantes*, n°45, Perros-Guirec, novembre. (2008).
- Gainsbourg, Serge (1971). “Cargo culte”, *Histoire de Melody Nelson* (disque). Paris : Philips.
- Gambier, Yves (2006). « Mondialisation en cours et traduction », *Meta, Le journal des traducteurs*. 51(4), pp. 848-853. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Genette, Gérard (1966). *Figures I*. Paris, Éditions du Seuil.
- Jackson, John E. (1960). « Langue maternelle et maternité de la langue », in *Passions du sujet, essai sur les rapports entre psychanalyse et littérature*. Paris : Mercure de France.
- Kaufman, Vincent (2011). *La faute à Mallarmé, L'aventure de la théorie littéraire*. Paris : Seuil, collection La couleur des idées.
- Ladmiral, Jean-René (1990). « Pour une théologie de la traduction », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction*, volume 3, n°2, pp. 121-138.  
Disponible à l'adresse suivante :  
[www.erudit.org/revue/ttr/1990/v3/n2/037073ar.pdf](http://www.erudit.org/revue/ttr/1990/v3/n2/037073ar.pdf)
- Le Chevallier, Jean-Louis (1996). *Elle me résistait, je l'ai assassinée*. Journée d'études *La difficulté en traduction*, sous la direction de Christine Durieux, Université de Caen (non publié).
- Leibniz, Gottfried-Wilhelm (1693). *Le système nouveau*, cité par Renée Bouveresse-Quilliot (1992). *Spinoza et Leibniz : l'idée d'animisme universel*. Paris : Vrin, p. 246, note 69.
- Mann, Thomas (1924/1985). *Der Zauberberg*. Berlin : Fischer Verlag. Nous nous référons à l'édition de poche de 1985, chez le même éditeur.
- Ricoeur, Paul (2004), *Sur la traduction*. Paris : Bayard.

## Introduction

- Rifkin, Jeremy (2000. *The Age of Access: The New Culture of Hypercapitalism, Where all of Life is a Paid-For Experience*, New York, Putnam Publishing Group. Traduction française, 2000, *L'âge de l'accès : la vérité sur la nouvelle économie*. Paris : La Découverte.
- Roth, Philip (1981. *Zuckerman Unbound*. New York et Londres : Jonathan Cape. Nous nous référons à l'édition *Zuckerman Bound, a Trilogy and Epilogue*. Londres : Penguin Books (1999).
- Sting (Gordon Sumners, dit) (1979). « Message in a bottle » (chanson), in *Regatta de Blanc* (album), pour le groupe *The Police*. Londres : A & M.
- Wölfflin Harald (1888). *Renaissance et Baroque*. Paris : Livre de poche,. (1989, pour la traduction française.

## Introduction

### **Nicolas FROELIGER**

Ancien traducteur professionnel au sein de la société Architexte, à Paris, Nicolas Froeliger ([http://www.eila.univ-paris-diderot.fr/user/nicolas\\_froeliger](http://www.eila.univ-paris-diderot.fr/user/nicolas_froeliger)) dirige aujourd'hui le master professionnel ILTS (Industrie de la langue et traduction spécialisée : <http://www.eila.univ-paris-diderot.fr/formations-pro/masterpro/ilts/index>), à l'Université Paris Diderot. Après une thèse en littérature américaine, sur l'œuvre romanesque de Thomas Pynchon, il consacre aujourd'hui l'essentiel de sa recherche à la traduction pragmatique, au sein de l'équipe CLILLAC-ARP (EA 3167). Il est à l'origine des journées de la *Traductologie de plein champ* et a participé activement à l'organisation du colloque *Tralogy*, dont la première édition a eu lieu en 2011. Il prépare un ouvrage sur la convergence de l'analogique et du numérique en traduction.